DÉPOT LÉGAL
VAUCLUSE
N°
17

N° 55 — 10me Année. 15 Mai 1924
Prix : 1 fr. 25

FORTUNIO

REVUE BI-MENSUELLE

SOMMAIRE

Bataille de Scaphandriers	Marcel PAGNOL.
Poèmes	Gaston MOUREN.
Les Livres	Jean BALLARD.
	Gaston MOUREN.
En écoutant la Sonate à Schumann	E. MARION.
La Musique à Paris	Paul CHAZAL.
La Peinture à Marseille	HERREM.
Les Revues	Jean GARAT.
Echos	
L'Allée Pensive (roman)	Marcel NALPAS.

Directeur-Administrateur
JEAN BALLARD

Directeur Littéraire
MARCEL PAGNOL

BUREAUX :

10, Quai du Canal
MARSEILLE

34, Avenue de Clichy
PARIS (XVIIIe)
(Tél. Marcadet 12-12)

N° 10. — 10me Année. 15 Mai 1924

FORTVNIO

Bataille de Scaphandriers

La *Chimère* fut un groupe de jeunes hommes, réunis autour de M. Gaston Baty. Ces imprudents, qui s'appelaient Denys Amiel, Henri Crémieux, Jean-Jacques Bernard, Andrey Obey, etc., eurent l'audace de construire une baraque sur le boulevard Saint-Germain, et d'y jouer des pièces de théâtres nouvelles. Ils avaient la foi, qui soulève les montagnes, mais ne les empêche point de retomber de tout leur poids sur les plus nobles entreprises. Au mois d'octobre, ces artistes désintéressés succombaient : des gens sans idéal vendirent leur baraque. Mais grâce à M. Jean-Jacques Bernard, qui continua d'écrire des pièces de théâtre, grâce à Gaston Baty, qui les fit jouer à l'Odéon, puis au théâtre des Champs-Elysées, la *Chimère* ne mourut pas, et sa défaite est « triomphante à l'envi d'une victoire ». C'est qu'ils servaient un idéal — je veux dire une théorie. Ils avaient inventé une formule d'art assez nouvelle : le Théâtre du Silence — et cette formule fit une si forte impression

que M. Georges Beri, dans un livre qu'il va publier bientôt sur l'*Art de dire*, a écrit cette phrase : « Cette année, la mode est au silence ». La mode c'est beaucoup dire : mais l'effet produit par la Théorie du Silence l'impose aux réflexions du chroniqueur.

Voici le sujet — je ne dis pas le scénario — d'une pièce de M. Jean-Jacques Bernard : « *L'Invitation au voyage* ».

L'héroïne est la femme d'un honnête fabricant de clous. Elle vit très heureuse entre son mari et son enfant. Un jeune homme entre dans sa vie. C'est le fils d'un autre fabricant de clous. Leurs relations sont tout à fait banales : on cause, on joue au tennis, et le jeune cloutier part pour l'Argentine, où il va créer une autre fabrique de clous.

L'imagination de la jeune femme est frappée par ce départ, qui évoque soudain de lointains pays.

Peu à peu, son rêve se précise. Il efface la réalité quotidienne. Elle commence à aimer le voyageur...

Le ménage est assombri... Enfin, le jeune homme revient. Elle a avec lui une entrevue ; elle attend je ne sais quelle révélation poétique... Il parle de clous. La jeune femme est guérie.

Les trois personnages principaux sont évidemment l'héroïne, le jeune homme et l'Argentine.

Un homme de théâtre nous eût montré le départ. Les quais odorants, les sacs de café, des nègres qui passent, des coups de sifflets, des appels de sirène. Des bagages

couverts d'étiquettes multicolores, des conversations en espagnol et en anglais, que sais-je encore... Et l'héroïne eut regardé partir le paquebot sous le vol des hautes mouettes qui tombent vers l'horizon magique...

A l'acte II, la vie étroite et monotone, dans la maison quotidienne au milieu des sapins. Une ou deux scènes caractéristiques contenant en peu de mots l'essentiel de la situation : des répliques qui peignent un état d'âme... Et l'Argentine présente partout (sous quelle forme ? Je ne sais pas. Si je le savais, j'aurais fait la pièce au lieu de critiquer celle de M. Bernard. Mais sous une forme concrète et visible : des romans, un film projeté au Pathé Baby, des fruits exotiques, un ouvrier né à Buenos-Aires...) Puis, l'aveu à la jeune sœur, les confidences passionnées...

Devant son mari, elle fait un geste quelconque qui trahit son trouble. Plein de sollicitude, il pose des questions amicales. Elle ne répond pas, ou répond avec impatience : le pauvre homme, qui était droit comme un i à la première scène du premier acte, sort le dos voûté.

Enfin, au III, le retour du jeune homme. Aussi peu changé que possible. Le même costume qu'au départ. (fût-ce vingt ans après). Les mêmes paroles qu'au 1er acte. Il parle de clous. Le mari entre sur ces entrefaites : sa femme lui saute au cou.

Voici maintenant le scénario élaboré selon la théorie de la Chimère.

Des trois personnages principaux, nous ne verrons

que la jeune femme. Le voyageur ne paraît jamais, et rien, si ce n'est quelques paroles, (et une carte postale!) ne rendra concrète pour nous la lointaine Argentine.

Le rêve et l'amour naissant de la jeune femme seront révélés par les profonds soupirs et les changements de ton de Mlle Marguerite Jamois, et parce qu'elle chantera l'*Invitation au voyage*. Enfin, elle fera réciter à son fils sa leçon de géographie, avec plus d'émotion que n'en peut ressentir une mère ordinaire. Quant au mari, comme son chagrin est de plus en plus grand, il se tait de plus en plus. Et c'est ainsi jusqu'à la fin. Les personnages entrent, parlent de la pluie, se taisent, se regardent, parlent du beau temps, font trois pas, s'assoient, soupirent et s'en vont. Un drame vient de se passer entre eux...

Ainsi, la théorie peut se réduire à deux grands principes : Tout d'abord. M. Baty le dit expressément — éviter la « scène à faire », c'est-à-dire celles qu'attend le spectateur, celles que Racine, Sardou, Bataille ou Mirbeau eussent choisies dans le sujet. L'auteur sera pourtant forcé d'écrire quelques scènes, puisqu'il prétend faire une pièce. Mais il les écrira en appliquant le second principe, qui n'est d'ailleurs qu'une nouvelle forme du premier : *éviter les mots à dire*.

Le système a de grands avantages.

Tout d'abord, il permet de traiter à nouveau toutes les intrigues connues, depuis Œdipe-Roi jusqu'au Tombeau sous l'Arc de Triomphe . On évitera les scènes que

les auteurs précédents ont choisies, parce qu'elles étaient les scènes à faire. Et quand par hasard on sera forcé de reprendre une de leurs scènes, il sera facile d'en tirer quelque chose de nouveau.

Si M. Jean-Jacques Bernard nous donne une Phèdre, il est clair que nous ne verrons jamais Hippolyte. Il nous montrera Phèdre et Œnone, Phèdre et Thésée, Phèdre et n'importe qui, mais jamais Phèdre et Hippolyte. Quant à la scène entre Phèdre et Œnone, je la vois comme s'il l'avait déjà écrite : la reine entre, très naturelle. Elle parle à Œnone des prochains Jeux Isthmiques, ou des méfaits d'une servante. Au cours de la conversation, Œnone prononce le mot « chasseur ». Phèdre bat des paupières, et continue à bavarder. Deux minutes plus tard, Œnone parle des chiens ou des chevaux d'Hippolyte. Phèdre re-bat des paupières. Elle frissonne. « Vous avez froid, Madame, voulez-vous ce manteau ? » « Non, merci, Athalie ». Sur quoi, tous les spectateurs doivent comprendre que la reine nourrit une passion dévorante pour ce jeune homme, et qu'il va en sortir quelque malheur...

La théorie présente encore un avantage : c'est qu'elle demande le minimum de talent. Quand la rencontre de deux personnages doit amener une scène tragique ou violente, ou pathétique, on évite autant que possible, de les mettre en présence; et si par malheur les péripéties l'exigent, au lieu de se battre les flancs pour trouver le cri humain, le cri pathétique, le mot par quoi un être se

révèle tout entier, l'auteur chimérique se bornera à inscrire entre parenthèses : « Un temps ». Aux acteurs de se tirer d'affaire. Qu'ils battent des paupières, palpitent des narines, et tremblent des genoux. Qu'ils se taisent tragiquement, pathétiquement, violemment, douloureusement. Après tout, c'est leur métier.

Les résultats pratiques du système étaient visibles chaque soir dans la petite salle dorée du Studio. Cinquante personnes écoutaient l'*Invitation au Voyage*. Tout allait bien pendant le premier quart d'heure, et l'on se serait cru au théâtre. Mais peu à peu, une morne stupeur accablait les bonnes volontés. Les plus entreprenants auraient bien voulu aller dans les coulisses, pour y voir les grandes scènes de la pièce ; c'est là qu'elles se passent toutes. Mais le pompier de service ne laisse passer personne.

Au point de vue artistique, la faillite me paraît irrémédiable.

Chaque art est régi par des lois. Qui ne les respecte pas ne produit rien. Certes, il ne faut pas décourager les *chercheurs*, encore que je me méfie des gens qui revendiquent ce titre (on le donne à ceux qui n'ont rien trouvé, et quand on dit d'une œuvre « qu'elle constitue une intelligente recherche », c'est pour avouer qu'elle ne contient pas de trouvaille). Mais l'architecte qui veut construire sans tenir compte de la pesanteur ne fera jamais rien de bon.

Sur un trottoir de la rue Caumartin, deux hommes se

battent. Ils poussent des cris incompréhensibles, ils frappent au hasard, avec les pieds, les poings, ratent la plupart de leurs coups, et font mille gestes inutiles. Je n'ai pas vu le commencement de la bagarre : je n'en verrai pas la fin, car un agent sépare les adversaires et les emmène, suivi d'une foule curieuse. Celà, c'est de la vie, sans plan, ni méthode, ni clarté.

Sur un ring, voici un combat de boxe. Deux hommes aux muscles détachés sont en face l'un de l'autre, éclairés de tous côtés par les lampes à mercure. Les coups partent rapides et nets. Ils sonnent, ils marquent la peau : pas un mouvement inutile, pas un geste qui ne nous rapproche du dénouement... Celà c'est du théâtre, c'est de l'art classique.

Une pièce de la Chimère, c'est une bataille de scaphandriers. Les spectateurs sont sur la rive. Des combattants sous-marins, ils ne voient rien, que deux tuyaux qui sortent de l'eau. De temps à autre, les tuyaux s'agitent. Quel coup terrible nous révèle cette secousse ? Quelle angoisse est trahie par ce tremblement ? Que pensent-ils tous les deux ? Quel cri tragiquement humain est sorti de la gorge du vaincu ? Nul ne peut le dire : ce qui monta à la surface ce n'est rien, qu'une bulle d'air.

Certes, dans la réalité, ces quelques signes suffiraient à nous émouvoir. Au théâtre, je sais bien que ce drame est un simple jeu. Les affiches me disent : « Voulez-vous jouer avec moâ ? »

Cette offre me plaît. Je pense que dans mon esprit *passif* M. J.-J. Bernard, par son talent *actif*, va verser le rêve, la tendresse, ou l'horreur... Je suis prêt à me laisser faire : mais quand je suis dans mon fauteuil, M. J.-J. Bernard me prie d'imaginer la pièce qu'il n'a pas faite. Il m'invite au voyage, mais à la façon des affiches des Messageries : il faut que je prépare mes bagages, que je retienne ma place, et que, de mes propres deniers, je paie mon billet. Ce n'est plus une ivitation. C'est un conseil.

Encore un mot. Je pense que M. Jean-Jacques Bernard possède un yacht capable de longues et plaisantes croisières... Pour l'amour de Dieu, qu'il nous laisse monter gratis, ou tout au moins, qu'il abaisse le prix des places !

Marcel PAGNOL.

Sonate pour Violon

Plus bas ! que le son vibre et meure
Dans un silence diaphane!
Oh! c'est une fleur qui se fane,
C'est un ange endormi qui pleure...

Plus bas, plus lent... Un ciel immense
Agonise sur les eaux mortes,
Et de mystérieuses portes
S'ouvrent sur l'infini silence...

De déchirantes nostalgies,
D'ardents désirs, de vagues rêves...
Oh! fuir vers de lointaines grèves !
Dormir d'étranges léthargies !

Au rythme lent et monotone
Bercer de royales folies,
De superbes mélancolies
Splendides comme un soir d'automne !

Plus bas, plus lent... Des harmonies
Faibles comme un frôlement d'ailes
Pleurent des douleurs éternelles
Et des attentes infinies...

Et toutes les peines anciennes
Les détresses inexprimées
Chantent dans mon âme calmée
Comme des sœurs qui se souviennent...

— Mais quelle est cette voix profonde
Gonflant comme un fleuve sauvage,
Qui semble venir d'un autre âge,
De quelque fantastique monde ?

Sanglots de haine, cris et râles,
Fureurs sourdes et grandioses,
O sanglantes apothéoses
Clameurs larges et triomphales !

L'âpre « agitato » se déchaîne.
De funèbres éclats de rire
Hurlent dans un ardent délire
Quelque souffrance surhumaine.

Puis, par bonds rapides et rudes
Par les plaines de morts jonchées,
Les frénétiques chevauchées
Se perdent dans les solitudes...

Le rythme plus lent et plus sombre
Semble un long jour qui diminue...
Une lourde angoisse inconnue
Monte des lointains noyés d'ombre.

Et de mystérieuses portes
S'ouvrent sur l'infini silence.
La voix s'effile dans l'immense
Soleil couchant sur les eaux mortes...

Et comme une fleur qui se fane
Les sons plaintifs tremblent et meurent...
Longtemps, de lointains échos pleurent
Dans le silence diaphane.

Gaston MOUREN.

Menuet

Vêtus de satin, fiers et blonds,
Les marquis poudrés et frivoles,
Se pavanent dans les salons.

Clavecin, violons, violes,
Exhalent d'un buisson fleuri,
Leur musique troublante et molle.

Voici les Grâces et les Ris !
Dames, damoiseaux, damoiselles
Elégantes et favoris,

Les fausses prudes, les cruelles,
Les fâcheux et les séducteurs,
Tous les Beaux et toutes les Belles !

Le soir descend avec lenteur,
Et, par les fenêtres mi-closes,
Circulent d'exquises senteurs ;

L'air mêle la chanson des roses
Au lied triste des bluets.
Sous l'œil du maestro morose,

Qui bat, d'un doigt sec et fluet
Le rythme, voici la cadence
Du vif et tendre menuet.

Les pieds mignons ornés de ganses
Frôlent à peine les parquets...
Quelle douce et noble élégance !

Quels gestes charmants et coquets !
Ainsi vont ces rondes légères...
Tandis que, loin des freluquets,

Les barbons jaloux, qui digèrent
De trop succulents déjeuners,
Effondrés dans une bergère,

Evoquent leurs printemps fanés.

Gaston MOUREN.

Les Livres

Patrice ou l'**Indifférent,** par *Louis-Martin Chauffier* (Bernard Grasset).

Voici l'œuvre d'un nombrilesque. On se figure M. Martin Chauffier assis à la turque sur le bord d'une pièce d'eau, en plein midi. Il ne regarde pas devant lui, il ne voit ni le vol croisé des « cordonniers » égratignant les eaux, ni le miroitement des lunules que cernent ou délivrent les arabesques de soleil, il n'observe ni le jeu des reflets sur les rides, ni l'ombre inverse des iris d'eau, parce qu'il a les yeux fixés sur son abdomen et qu'il y suit comme un filigrane une réverbération. Il ne conçoit du monde extérieur que cette image, et, seule, l'intéresse l'interminable sinuosité du reflet.

Le phénomène n'existe plus dans cette conscience ; il n'a plus sa valeur universelle, objective ; il n'est plus phénomène en soi. Il se convertit en une infinité d'incidents psychologiques que subissent autant de transformations qu'il y a de replis dans une sensibilité roulée en boule.

Patrice, c'est Narcisse penché sur lui-même, qui n'a d'attention que pour lui, qui note ses moindres gestes, surprend des mobiles subtils, en invente au besoin et se crée une société imaginaire où les êtres réels ne sont plus que des figurants costumés à son gré. Il y évolue avec une froideur superbe, une ignorance totale du prochain, monstrueuse en ce qu'elle se pare d'un souci psychologique aigu, attristante par une impuissance foncière à s'objectiver.

Ignorance du prochain, cela peut surprendre. Patrice va se cabrer, car il objectera qu'il est surtout préoccupé d'expliquer les gestes de chacun, leurs causes et leurs conséquences ; il se livre sur ses amis à une série d'analyses qui stupéfient, tant il y apporte d'observation minutieuse, d'ironie et d'apparente sagacité. Mais, rechercher les mobiles des actes humains revient surtout à vouloir expliquer les siens ; les énumérer, les examiner individuellement sans parti pris pour n'éliminer aucune hypothèse, c'est rejeter des combinaisons de causes plus ou moins variables, plus ou moins obscures, qui sont à l'origine de ces actes et correspondent aux formules des caractères. Quand

on a passé en revue tous les sentiments qui peuvent provoquer un geste, non seulement on n'a pas découvert leur secrète alliance mais on devient incapable d'en doser l'influence. La psychologie n'est pas de l'anatomie, il faut la montrer en œuvre complexe et mouvante comme le fait Estannié. Qu'un homme de théâtre s'oublie à démontrer ses personnages, il fera bailler son monde.

Mais Patrice qui est romancier, se livre impunément à ce petit jeu. Il est, lui-même, très compliqué : ainsi croit-il les autres. Quelqu'un a-t-il souri. En plusieurs pages il développe toutes les interprétations de ce sourire, si bien qu'on est tenté de se dire qu'aucune d'elles n'est la vraie et que la personne, comme il arrive souvent, a souri sans savoir pourquoi. Seul, Patrice s'est prodigieusement amusé. Tout n'est que fiction pure. Qu'importe ? il a créé des marionnettes à son usage, il les a animées, et pour lui seul, pendant des pages. Quel égotisme !

Ce divertissement devient de la manie. Chez beaucoup de psychologues, règne avec une parfaite conscience un certain pouvoir de dédoublement dans la mesure où nous pouvons nous intégrer à autrui. Ils conçoivent — et leurs créatures ont une vie propre, détachée. Mais Patrice est impuissant à voir chez les autres des êtres vivants, doués de spontanéité au même titre que lui ; le démiurge est cerné par l'illusion, par sa propre image. Il l'avoue : rien n'existe hors de sa vue ; dès qu'il s'est détourné tout a cessé d'être et ce qu'il voit est un mirage, le prolongement plus ou moins fantaisiste de son moi.

L'indifférence de Martin Chauffier a un nom : c'est une forme du *Bovarysme*, de l'idéalisme hindou pour qui la vie est le rêve de Brahma seulement, Brahma, c'est lui-même ; il se donne le monde comme représentation et suivant le néologisme de Jules de Gaultier dresse sa sensibilité à la seule jouissance « spectaculaire ». Cela est vieux comme Saturne mais on a pris l'habitude d'habiller les magots chez Poiret.

*
* *

Il serait injuste de limiter ce livre a sa seule portée philosophique. Il a d'autres mérites qui font présager brillamment de la carrière de l'écrivain. Il manifeste une originalité — un peu trop grande parfois. Il y a dans Patrice de belles pages. Quand la nature entre en scène c'est surtout avec émotion, avec une sorte de ferveur artiste qui ne se borne pas à décrire joliment mais qui est poussée au sentiment religieux des formes et des couleurs. Le

prosateur embarrassé d'analyses, empêtré dans ses phrases à raccords devient alors poète.

L'Ile de France, la Bretagne lui inspirent presque des chants. Stendhal et Proust le cèdent alors à Chateaubriand et, dirait-on parfois, au Maeterlinck du *Temple enseveli.*

« Nous vîmes de longues bandes d'or dont le soleil près « de s'éteindre laissait traîner derrière lui le sillage écla- « tant, devenir par une gracieuse métamorphose des mains « chargées de roses qu'elles effeuillaient négligemment sur « une coupe d'émeraude où tremblait une eau transparente « à reflets mauves et dorés. »

Qu'est-ceci ? Ne se croirait-on pas au temps d'Atala ? Ce qui rajeunit davantage cette originalité, c'est l'ironie. Elle est partout comme un ver-luisant, elle apparaît dans tout propos comme la vergeure dans une trame. Elle amuse énormément.

« Les exercices de l'amour m'ont toujours paru incon- « ciliables avec les relations mondaines. Faire sa maîtresse « d'une femme que l'on rencontre ailleurs que dans son « lit est une gêne insupportable, non dans le monde, mais « dans le lit. » Remarque charmante, et plus loin : « On « accuse les femmes d'oublier trop facilement.... mais « on pourrait leur reprocher d'une manière plus véhémen- « te, une continuité sans nuances : elles manquent à un « point inouï du sens des alinéas. Les filles et les ser- « vantes sont plus agréables à caresser ; elles n'ont pas « d'existence propre, de milieu, de prétentions.... elles « ne sont pas encombrantes. »

S'il n'y avait ces remarques plaisantes et d'une subtile ironie, le roman serait pénible à lire, car l'accumulation du détail à la manière de Proust, l'insignifiance des faits notés, l'absence de mouvement et presque d'intrigue l'alourdissent d'un filet plombé ou la forme est aussi prisonnière. *Patrice* est écrit en entier dans la langue élégante du **XVII**e mais dans ce style à tiroirs cher aux analystes où les incidentes s'accrochent mystérieusement derrière de petites conjonctions et de sournoises parenthèses. Il faut bien prendre haleine quand on arrive à un point pour affronter un nouveau dédale de mots ; véritable repaire où l'analyse logique s'évertue à battre un briquet. Il est vrai qu'on y rencontre parfois le point et virgule, méconnu par Anatole France qui reproche à ce bâtard de n'être ni point ni virgule.

En somme, pas un livre à emporter à la campagne. Le printemps m'a empêché de le goûter. Quand on n'a pas, comme Patrice « ce détachement des objets, ce goût des « mélodies intérieures, cet orgueil particulier qui se nour-

« rit de lui-même... *cette vie que n'a jamais traversé ni* « *amitié ni amour* » en un mot son indifférence, on ne peut accorder cette lecture aux séductions de mai. Plein de comparaison pour son infirmité, on éprouve le besoin de fuir un aussi triste compagnon, on se félicite de ne pas l'avoir pour cousin.

Je souhaite à M. Martin Chauffier de ne jamais être Patrice.

JEAN BALLARD.

La médaille qui s'efface, par *Laurent Tailhade*. (Chez G. Crès.)

Nous retrouvons dans ces derniers mémoires du grand polémiste les qualités et les défauts qui font l'intérêt de ses précédents recueils. Toujours la même verve mordante, le trait vif du caricaturiste, la passion et la partialité qui donnent à ses moindres marionnettes un relief remarquable.

Jean Rameau, Papadiamantopoulos-Moréas, Huysmans, Claretie n'ont rien perdu, au long des années, de la rancune de Tailhade. Et d'autres, et d'autres... Ce n'est pas là de l'histoire, évidemment, et il serait puéril de demander une vision précise des faits et des hommes de son temps à un pamphlétaire. Et que si nos petits-fils en mal de documentation veulent connaître un peu mieux notre époque, je ne saurais mieux leur conseiller que de lire successivement les mémoires de Tailhade et ceux de Léon Daudet. Eclairés par ces deux lumières opposées, également vives, maints profils se dégageront plus vivants et plus complexes...

Laurent Tailhade, comme tous les satiriques, excelle dans l'anecdote. Voici, à propos d'Henry Bordeaux, un document qui ne manque pas de saveur :

« *Louis Grandperret m'amena donc son ami Bordeaux, savoyard comme la lune et tout confit encore de balourdise et d'empois départemental. C'était, alors, un garçon de moyenne taille, d'aspect insignifiant, brun de peau comme de cheveux, les yeux noirs et bêtes, qui bredouillait en parlant. Ses mains étaient moites, son étreinte gluante ; jamais il ne regardait en face l'homme qui lui parlait. J'accueillis de mon mieux le jeune arriviste. Il me flagorna sans mesure, et nous fumes déjeuner.*

« *Une brouille, néanmoins, survint peu après, dont le motif paraîtra, je suppose, incroyable à qui ne connaît point certaines variétés de niguedouilles et de pieds-plats.*

« *Ayant égaré l'adresse d'Henry Bordeaux, mais sachant par un confrère qu'il écrivait au* Petit Journal, *comme*

j'avais à lui communiquer je ne sais plus quelle chose pour le compte de son ami Grandperret, je lui écrivis tout naturellement au bureau de son quotidien. Tenez pour certain qu'il est beaucoup plus épiphane de rédiger les chiens écrasés dans n'importe quelle feuille que de cirer les bottes et de faire les courses dans la maison Costa de Beauregard. Le jeune Bordeaux, néanmoins, soupçonna dans mon geste, si parfaitement uni, un sous-entendu maugracieux. Le Petit Journal *faisait honte à son dandysme. Il eut rougi sans doute, de chercher dans Larousse une date ou l'étymologie incertaine d'un mot. Toujours est-il que sa rancune me fut acquise, et voici comme il voulut bien m'en faire part. La suscription de sa réponse était rédigée comme suit :*

LAURENT TAILHADE

Veuf !

33, rue de Tournon.

« Je venais, en effet, de perdre ma toute jeune femme. J'en portais encore le grand deuil. Petit Bordaux jugeait-il ce malheur bouffon ou criminel ? Onques n'ai pu le savoir. Mais du coup, il s'avérait comme un niais, sinon comme un goujat. Et, bien entendu, je ne le lui fis pas dire. »

Dans ce recueil, d'une séduisante diversité, qui va de Blasco Ibanès aux éphèbes pervertis du Scarabée, parmi tant d'excellentes pages consacrées à Armand Sylvestre, à Judith Gautier, à Renée Vivien, et même à Gyp, que l'auteur connut en sa prime jeunesse, il y aurait beaucoup à citer. Contentons-nous de noter au passage.

Sur Ruskin, dont il admire d'ailleurs le génie :

« Ruskin se grise des prophètes comme Bernardin se grisait du vicaire savoyard. Quel rapport avec la nature et les aspirations modernes peut avoir ce recueil de chansons populaires, de chroniques royales ,de pamphlets politiques et de physique amusante que l'on nomme la Bible ?... Ruskin en demeura hébété pour le restant de ses jours... Qui donc s'avisa jadis de traiter irrévérencieusement Hugo de « Jocrisse à Pathmos » ? Il eût sans doute baptisé les œuvres de Ruskin : « Apocalypse du gâtisme ». En vérité, il y a là un sublime de grotesque, un Himalaya de platitude à la hauteur de quoi le Sâr lui-même ne péladanisa jamais... Voilà bien la dérision de la sagesse, l'inanité profonde et lamentable du génie ! »

Et ce tableau de la France littéraire vers 1894 :

« *Autour de Verlaine et de Gustave Kahn, le troupeau des imitateurs proliféra. Les strophes amorphes et polymorphes inondèrent les revues ; ce ne furent que mètres essouflés et rimes par assonnances. On traitait couramment les parnassiens de gâteux et Victor Hugo d'imbécile. Surtout, entre temps, le néo-christianisme, le préraphaélisme et autres balivernes de même goût. Les primitifs régnèrent. Les maîtresses d'esthètes se coiffèrent à la Boticelli ; on était stupide sur fond d'or. Les doux bélîtres qui plagiaient Kahn ou Verlaine, comme ils eussent, en* 1875, *retapé Lamartine, se fondirent en élucubrations auxquelles Franc-Nohain, pour divertir les personnes, eut seulement besoin d'adjoindre un soupçon de Gaieté.* »

Ajoutons que ces « doux bélîtres » ont changé d'amusement, et plagient actuellement Paul Morand, Paul Valéry ou Ph. Soupault. Tant plus ça change...

Je n'en finirais pas, si je voulais reproduire ici toutes les saillies de ce caustique impitoyable. Je veux, pour clore ce sommaire examen, vous présenter ces deux pages, que j'ai été très étonné de trouver sous la plume de Laurent Tailhade.

Sur le duel, sous le titre : « Les puffistes de la Mort » :

« *Les mignons de Henri III, les raffinés de Louis XIII... drôles qui prostituaient au monarque leurs sœurs, leurs femmes et leurs propres personnes, qui trafiquaient de leur influence, qui vendaient au plus offrant leur pays, se campaient sur la hanche et mettaient flamberge au vent pour une parole messéante, pour un clin d'œil indiscret. Il n'en a pas fallu savantage. Bête et sinistre, ce geste valut à ces goujats, fils de brigands ou de laquais, un incassable renom de délicatesse et de fierté. Depuis l'immortelle déclamation de Rousseau, la Révolution française aurait du forclore pour toujours le cabotinage du duel, puffisme de la mort, si contraire aux principes de la civilisation.* »

Et, après avoir tristement constaté que notre moderne bourgeoisie avait adopté cette mode sinistre et ridicule, Tailhade ajoute ces lignes significatives :

« *Il faut un cœur peu vulgaire à ceux qui ne manquent pas absolument de cœur pour dédaigner un si infâme préjugé. S'il n'est pas le plus abject des pleutres, celui qui le premier refusera de souscrire à l'usage absurde et scélérat du duel méritera pour cet acte le nom d'homme et de citoyen.* »

Est-ce bien le champion redoutable, le bretteur insigne,

illustré par cent rencontres, qui s'exprime ainsi ? En vérité, on croit rêver.

Autre sujet de non moindre étonnement :

« *Paul Arène raillait assez agréablement ceux qui pareils à l'écolier limousin de Rabelais, « s'efforcent de locupleter le vernacule gallique de redondance latinicome ». Il reprochait à son ami Léon Cladel d'écrire « ce calamiteux macrobite » quand « ce malheureux vieillard » eût pu suffire.* »

Mais vous-même, Laurent Tailhade, ne limousinâtes-vous jamais ? N'avez-vous pas usé, et souvent même abusé, de chers néologismes ?. Alors ? Est-ce un méa culpa, ou tout simplement une distraction ?

Je laisse au lecteur le soin de décider.

GASTON MOUREN.

En écoutant la Sonate à Schumann

Ceux qui, parmi nous, veulent aller résolument vers l'avenir, doivent chercher, parmi nos prédécesseurs, des admirateurs et des exemples.

Les manifestations de l'esprit humain découlent des mêmes généralités, quels qu'en soient l'époque ou le domaine. Si l'évolution, paraît bouleverser parfois les doctrines appliquées un siècle avant, il est cependant bon de remarquer l'intangibilité des causes premières, généralités dont ces doctrines ne sont que les modes de réalisation : amour, haine, pitié, dévouement ne sont-ils pas toujours les mêmes depuis des siècles ? Et n'ont-ils pas, autrefois comme aujourd'hui, inspiré des œuvres ou orienté des existences ?

Je ne crois pas trouver ailleurs que chez Liszt un modèle plus parfait pour nous qui nous consacrons à magnifier notre art. La vie du Hongrois reste un exemple de vie trépidante, échevelée, généreuse, telle qu'on en souhaiterait rencontrer aujourd'hui. Et cependant, cette haute figure a connu, plus que tout autre, l'injustice de la postérité. Beaucoup n'ont voulu voir en Liszt que le pianiste prodigieux, l'étonnant virtuose que nul encore n'a dépassé. Et comme la virtuosité suppose ordinairement une spécialisation exclusive, qui ne va pas sans quelque manque de culture, et que les exécutants sont rarement des esprits créateurs, on n'a rien voulu retenir de ce qui, chez Liszt, dépassait le domaine de la pure virtuosité.

« *Il a fallu sa mort, dit M. J. Chantavoine,* (1) *pour libérer son image des apparences, et l'éclosion d'un art issu de son œuvre pour révéler cette œuvre à la postérité, pour montrer, derrière le virtuose incomparable mais périssable, un des créateurs les plus puissants, un des initiateurs les plus hardis de son siècle,* le serviteur peut-être le plus généreux et le plus désintéressé, *et, sans aucun doute l'intelligence à la fois la plus lucide, la plus*

(1) J. Chantavoine. Liszt (Chez Alcan).

pénétrante et la plus large qu'ait jamais rencontré l'art musical. Esprit avide de toutes les idées, âme ouverte à toutes les aspirations, cœur sensible au rythme de tous les enthousiasmes, dans le siècle qui a brassé le plus d'idées et essayé le plus de voies nouvelles, lui-même placé au centre de ce siècle complexe, partagé entre les deux pays qui se le sont disputé, la France et l'Allemagne, Franz Liszt a été comme un prisme : il en a absorbé toute la lumière dont il a semé après lui tous les rayons. Amour, nature, poésie, peinture, religion, il a pétri toutes ces clartés dans une œuvre immense, inégale tour à tour très pleine et un peu creuse, mais belle de grandeur et de vie, et qui a fait souche. »

Le serviteur peut-être le plus généreux et le plus désintéressé! C'est bien là, entre tant de traits admirables, ce qui caractérise le mieux cette admirable physionomie. Et si la postérité, qui simplifie les âmes les plus complexes pour n'en garder que la ligne spécifique, veut garder de Liszt une juste mémoire, elle oubliera ses tournées triomphales, elle délaissera peut-être la magnifique Faust-Symphonie, mais je voudrais qu'elle se souvînt du Directeur de la musique grand-ducale de Weimar, qui, de 1847 à 1861, mit sa foi, son enthousiasme, son intelligence et sa probité au service de l'art, de celui qui, négligeant d'apprendre au monde qu'il existait un compositeur de génie qui se nommait Liszt, lui révélait Berlioz, Schumann, Wagner, tant de chefs-d'œuvre !

Cette abnégation, ce désintéressement que nul ne poussa aussi loin que lui, font de Liszt un exemple unique dans toute l'histoire de l'art. Dans les belles pages que Camille Mauclair consacre au Maître hongrois, ce rôle d'apôtre que Liszt choisit de remplir à Weimar, pour la gloire de la musique, est remarquablement mis en lumière. (2).

« *Dans Parsifal, Kundry rêve, et elle prononce gravement le mot qui concentre toute sa volonté insatiable : « Servir ». Kundry, c'est l'âme de Liszt. A Weimar il allait « servir ». Et durant treize années il y servit — et la ville de Gœthe devint la ville de Liszt.* »

« *Là, Berlioz, Schumann, Gluck, Mozart, Schubert, Wagner, entre tant d'autres, furent divulgués et glorfiés par lui, et interprétés d'une incomparable façon. Mais ce n'était pas assez. Il écrivit, il fit de la critique d'apostolat, pour Chopin, pour Pa-*

(2) C. Mauclair, Le héros de l'orchestre (Chez Fischbacher, Paris 1919).

ganini, pour Wagner, pour Berlioz, pour Schumann, pour Franz. Il dirigeait la scène, dirigeait l'orchestre, dirigeait les concerts; rien ne suffisait à son effrayant désir de servir, rien ne brisait la résistance inouïe de son organisme. Alors, et seulement, lorsqu'il jugeait avoir assez servi l'idéal du sacrifice, il s'accordait de créer lui-même, et il écoutait chanter son âme... Et quand tout cela était amoncelé, il le délaissait et jouait les œuvres des autres. »

On a beau dire que les belles choses s'imposent d'elles-mêmes à la foule. Encore faut-il les révéler, faut-il se dévouer pour elles. Liszt a choisi la meilleure part. Malgré les sarcasmes et les critiques, les cabales et les jalousies, « *il ne voyait pas l'ingratitude, car il regardait toujours en face de soi, c'est-à-dire au-dessus des hommes* ».

Liszt est et demeure très grand — non seulement parce qu'il avait du génie, mais parce qu'il avait du cœur. Il est haut de toute la grandeur morale. Pour qui connaît bien le wagnérisme, il est désormais impossible d'isoler tout à fait Wagner de Liszt. Certes, Wagner demeure le plus grand génie du siècle dernier, mais se serait-il aussi magnifiquement réalisé, sans l'exemple, les conseils, les encouragements et les services de Liszt. Ecoutons encore Camille Mauclair :

« *Jamais, sans doute, une âme ne s'est dévouée à une autre comme celle de Liszt à celle de Wagner. L'altruisme, ici, a quelque chose de radieux et d'unique, la bonté s'élève à une sorte d'impartialité divine* ». « *Avoir fait les œuvres de Wagner, il l'eut pu. Mais avoir fait Wagner, c'est ce qu'il a préféré.* »

Liszt ne fut pas payé de retour. L'égoïsme colossal de Wagner trouvait ce dévouement fort naturel, et n'y voyait qu'un tribut dû à son génie. Liszt ne se plaignit jamais. Dans une âme aussi haute, l'ingratitude ne pouvait trouver aucun écho. Et assistant, à son déclin, au triomphe du wagnérisme, Liszt a pu se dire, mieux que Cyrano, et sans une ombre d'amertume :

« *C'est justice, et j'approuve, au seuil de mon tombeau.*
Molière a du génie, et Christan était beau ».

Trouverons-nous jamais un autre Liszt, en notre siècle d'individualisme. Souhaitons-le ardemment, pour la magnification de la musique.

E. MARION.

La Musique

LA MUSIQUE A PARIS

Le berger stylisé de Milly, en dépit de son mal au cœur tenace, voulait siéger au plafond du Parlement. Les politiques n'admirent jamais la contemplation de ces dessous de semelles. La blondeur d'un Musset voltigeant près la coupole eut été tolérée comme un grelot joyeux dans cette boîte crânienne, mais les élus avec raison n'avaient cure là-haut d'une blatte triste, de basques flottantes, ailes d'un corbeau qui aurait volé les souliers de l'abbé Jules.

Il n'est aussi de canapé céleste ni de fauteuil au milieu de la lice où le critique puisse jouer béatement au dieu Janus. Les doubles projectiles ennemis ébrèchent son profil: Il faut être pour la rose blanche ou pour la rose rouge, il est prudent de japper derrière Montaigu ou derrière Capulet. Frêles roseaux cherchons l'ombre robuste de Béraud ou soutenons le périnée à André Gide.

Vidé le comique, reste la tristesse devant les fleurs et les cailloux prévus jetés aux œuvres de Rabaud et de Stravinski. Les critiques sont besaciers à leur manière, une poche pour les roses, une poche pour les pierres. Ils guettent la venue du compositeur et varient leurs projectiles en égard à la couleur et à la longueur de sa barbe.

Le réalisme de « *L'appel de la mer* » n'est point si fort que nous ne puissions y goûter après les alcools de Zola et des romanciers russes. Il est certes fâcheux que le public de l'Opéra-Comique apprenne que de pauvres brutes meurent de faim et bravent la noyade verte pour quelques livres de poisson. Il est vraiment triste qu'au fauteuil de balcon une dame étincelante, bréhaigne et peinte, supporte la vue d'une vieille sorcière qui a eu six fils. Pourquoi dire à des oreilles heureuses qu'il faut des clous pour maintenir les planches du cercueil où l'on tassera le dernier crevé de cette bande de cherche morues ? L'Art doit avoir un but moral, il doit éveiller notre pitié, il doit être humain ; l'auteur qui met à la scène les sales bêtes qui vivent au bord de la mer n'obéit donc pas à ces règles. Que ne s'occupe-

t-il des errements d'un giton ou des nerfs d'une gaupe princière ! Voilà qui est humain, général, parisien.

Aucun tango polytonal ne fait pardonner ces inconvenances. Les cordes n'ont aucune crise épileptique, les cuivres n'imitent pas les cerfs en rut. Il n'est dans la salle de récitant pour raconter des histoires comiques.

Les lanceurs de pierres se firent un jeu de « scopéliser » le jardin de M. Rabaud, mais les admirateurs, chagrins par la rudesse du drame, jetèrent leurs fleurs en retenant quelques pétales dans la main.

« *L'histoire du soldat* » de Stravinski, œuvre écrite pour six instruments et la batterie, sépare nettement la critique. Le juste milieu, la pondération et semblables fadaises ne sont pas de mise ; Stravinski est un fou, un génie ; son petit orchestre triture des inepties, c'est une merveille de mécanique ; une longue rame galérienne mérite ce criminel, qu'on le hisse sur un piédestal puis sur un cheval, sur un éléphant... Les trajectoires des myosotis et des crottins font une voûte mouvante. Cependant l'histoire du soldat, je ne parle pas du texte, se déroule rythmée et nette, évoquant, sans y toucher, la caricature par le soin qu'elle a de tracer avec force de grandes lignes. Il est juste de comparer ces quelques instruments aux rouages d'une machine. Ils concourent, les timbres se mélangent pour donner une sonorité vibrante, métallique, ignorant la fadeur et l'emphase.

*
* *

Tant de silex et de débris granitiques font un champ « pétré » de la critique qu'il serait utile d'en ramasser quelques-uns pour en caresser le « Poème » de Chausson qui attrista l'un des derniers Concerts Colonne. « Poème que me veux-tu ? » dirait l'illustre vieillard.

Depuis trop longtemps un violon et un orchestre, quand ce n'est un simple piano, tentent avec méchanceté de nous pousser ce paquet de musique dans le gaviot. Plus léger le plomb, plus sautillant le mercure, plus ingambe le platine que ces pages grisâtres, massives, hébétées, plus stupides que des monceaux de nuées de l'époque première. En regard les lourdeurs wagnériennes font des sauts de cabri.

Quelques trilles et arpèges de violon ont tôt fait de se rompre le cou dans cette plombagine. Des thèmes amorphes sont

agglutinés dans une pâte sonore. Un phénomène de pesanteur attire vers la bouillie poisseuse de la marmite les tentatives de cris aigus ou brillants.

C'est l'ennui banal dans l'uniforme, la visite au cœur ranci d'une vieille fille, ce sont les scories amoncelées de douleurs mortes. Nulle passion vivante, brûlante, mourante si l'on veut mais se tordant dans les souffrances. Le musicien nous a donné le sang du pélican caillé, gelé, souillé de terre, en place d'un breuvage tout chaud du sacrifice.

*
* *

Une viole d'amour s'essayait quelques instants auparavant dans un « *Concerto* » d'Asioli.

Les sons fins et mignards suscitèrent une vision champêtre désuète, grâce de pastourelles et moutons enrubannés. Cette fête à Trianon peinte au sucre d'orge chatouilla la vieille peau des mamans à leurs chienchiens. La morale et la nature bégayaient sous une couche de poussière. M. Casadesus, jabot, culotte courte, bas violets, souliers à boucles, fila le dernier son et boîtillant, voûté, se retira en saluant, gêné pour prendre sa tabatière par la viole qu'il tenait sous le bras.

Le moindre gravier pourrait détériorer le délicat concerto, cherchons pour lui « au jardin de mon père » ou dans un salon de province quelques roses en papier dont le pollen stérile recouvre l'acajou des pianos.

Paul CHAZAL.

La Peinture

A MARSEILLE

Exposition Thalassa. — *Salons de la Réserve :* Une cinquantaine d'œuvres dont beaucoup sont intéressantes nous est présentée par l'Union Méditerranéenne des Lettres et des Arts. Le groupe Thalassa ne présente qu'une sélection de peintre et la tenue de son exposition s'en ressent très heureusement. Il s'en faut, par exemple que la présentation des toiles soit à la hauteur de leurs qualités. Certaines sont vues à contre jour, entre deux fenêtres et le fond sur lequel les tableaux sont accrochés nuit beaucoup à leur mise en valeur. Petite critique dont les exposants ne peuvent être tenus pour responsables. Du lot se détache nettement *M. G. Porten* qui expose cinq toiles tout à fait bien. Le n° 38 « Les Pins » est celui qui me plaît le plus. Franchise d'exécution sans aucune de ces subtibilités qui sont à la mode aujourd'hui, harmonie réfléchie des tons, composition où rien n'est négligé sont les qualités au travers desquelles M. Porteu laisse circuler l'air qui semble baigner ses toiles. Encore un peintre que l'on ne voit pas suffisamment dans nos expositions. De *Poggioli* il n'y a pas grand chose à dire. Nous avons vu chez Lambert les toiles qu'il nous montre, entre autres le vigoureux et lumineux pastel « Figuier de Barbarie » qui était un des bons morceaux de son exposition. *M. Aurrens* utilise le papillottement des touches très divisées pour donner l'impression de l'air et de la lumière. Il y parvient dans « Amandiers en fleurs » et dans « Le mont Rose » mais trop de négligences dans les valeurs font du « Vallon des Auffes » et des « Bateaux rouges dans le Vieux Port » des œuvres inconsistantes et un tant soit peu déséquilibrée. J'aime beaucoup le « métier » de M. Aurrens mais je le trouve dangereux car il ne supporte aucune faute.

Si M. *De Queylar*, qui est un bel artiste, voulait se laisser aller à ses impressions, tout simplement il nous donnerait de fort belles choses. Témoins « L'Eglise de Mornas » et les « Environs d'Aramon ». Quand on est doué d'une pareille sensibilité il est inutile de forcer la dose et d'en arriver aux « Environs d'Allauch » qui fulgurent faussement et déconcertent ceux des visiteurs qui ayant été les auditeurs du quatuor à cordes ne comprennent plus quel

trou se creuse entre la mentalité du peintre et celle du musicien.

M. *Campa* a beaucoup de talent et le prouve dans deux « Martigues ». (Le n° 8 bien supérieur au 9 comme composition et comme exécution.) De lui aussi une très belle aquarelle qui n'est pas portée au catalogue.

M. *Eller* me rappelle ces figures héraldiques où le corps du lion, les ailes de l'aigle, la queue du serpent et une tête humaine s'assemblent pour figurer un animal nouveau. De l'âpreté de Forain, de l'élégance d'un Constantin Guys, de la mentalité d'un Rops il arrive à faire un Eller. Et c'est très bien. Daumier eut aimé « les Résignés », Baudelaire eut voulu que « la femme au nègre » illustrât quelques-uns de ses poèmes. Villon n'eut pas désavoué « Les pendus » et j'ai trouvé délicieuse « La cemédie Italienne ». « Les Pénitents » sont exquis de couleur et très ingénieux de facture. *M. Nol* apporte une note de modernisme un peu trop lachée. M. *Villameur* expose un portrait déjà vu et M. *Van Maldère* deux peintures à l'huile qui n'ajouteront rien à sa réputation. J'ai remarqué de M. *F. Bellanger* une aquarelle et un pastel qui ne figurent pas au catalogue mais qui resteront dans la mémoire des visiteurs.

Chez Moullot. — Cinq toiles de M. *Jh Meissonnier.* J'ai déjà dit tout le bien que je pensais de ce peintre et l'exposition actuelle ne peut que me confirmer mes impressions premières. Une toile entre les autres, une charrette traversant un ruisseau, est un morceau de choix.

Chez Olive. — Deux très belles toiles d'*Agnelli.* Des fleurs dans un vase, toutes simples mais baignées de lumière chaude et une splendide nature morte qui évoque Chardin et Cézanne. Mais un Chardin un peu brutal qui aurait deux siècles de technique en trop et un Cézanne qui saurait peindre. M. Agnelli est un maître.

A la Maison des Arts un bon paysage de H. Guibert.

Sans vouloir empiéter sur la chronique de Old Shéridan j'aimerais vous dire la joie ressentie par votre serviteur en constatant la bonne tenue de nos peintres marseillais aux Salons de Paris. Parmi les 4 ou 5.000 toiles exposées s'il n'y en a qu'une ou deux douzaines dignes d'être vues, celles de MM. *De Lombardon* et *Inguimberty* font partie de ce nombre. Je préfère le premier de ces artistes auquel je trouve des qualités d'air et de lumière plus provençale, mais les qualités décoratives du second sont supérieures. J'avoue n'avoir guère aimé M. Inguimberty lors de l'exposition qu'il fit en mars à la Galerie Lambert et je l'ai écrit aussi sincèrement que je lui fais aujourd'hui mon compliment. Cela d'ailleurs ne contredit rien et prouve

seulement que le talent et la vision de ce peintre s'accordent mieux sur d'immenses surfaces que sur des tableaux de chevalet. Il y a d'illustres exemples de cet état de chose ; si, les fresques d'un Puvis de Chavannes sont unanimement admirées qui de nous n'a pas souri devant « Le Pauvre pêcheur » du Musée du Luxembourg ? M. *Jean Julien* se trouve aussi en bonne place avec un grand panneau très décoratif, d'un coloris agréable mais d'une sécheresse d'exécution un peu trop brutale. C'est un des bons morceaux du salon. M. *Aubery* est dans une bonne posture avec « les ramasseurs de lavande » qu'il nous montra en janvier dernier, mais les quelques erreurs qui s'y montraient alors n'ont pas disparues dans la lumière parisienne. M. *Poggioli* est bien représenté par deux œuvres déjà vues ici et qui m'ont semblées avoir un peu noirci. Question d'éclairage sans doute. M. *Van Maldère* se fait le seul représentant d'une technique qui a bien vieilli. M. *Allègre* peint le Vieux Port sans le pont transbordeur. Pourquoi, puisqu'il y existe ? M. *Taust* est toujours de 50 ans en arrière avec les coquelicots qu'il affectionne. M. *Seyssaud* s'impose par une technique vigoureuse mais avec un massif d'arbres d'un vert acide un peu désagréable. J'en passe, hélas de certains qui seraient intéressants dans une petite exposition mais qui sont noyés dans l'énorme flot de peintures. Je passe aussi les éternels Hors Concours qui sont perdus dans la forêt des semblables Hors concours, mais je suis heureux d'avoir pu remarquer que parmi les meilleurs quatre ou cinq peintres de Marseille sont en bonne place.

HERREM.

———

Les Revues

LES MARGES (15 avril).

G.-A. Masson de qui nous avions cité un excellent pastiche de Cocteau, publie une « Nuit de Nuhlpaar » à la manière de Paul Morand et plus particulièrement, de « La Nuit de Porto Fino Kulm ». Le seul reproche que l'on peut faire à ce pastiche c'est qu'il n'est pas assez loin de son modèle. Il est probable qu'un admirateur de M. Paul Morand admirerait aussi bien les lignes suivantes :

Une tête de blaireau perchée sur un corps de scolopendre vertical s'inséra entre la porte et le chambranle.

— Je viens pour le gaz, fis-je, en portant à ma casquette un index artistement sali.

Le secrétaire regarda ma cravate et sourit, découvrant une mâchoire couleur d'espérance :

— Dix-sept de vos confrères se sont déjà présentés sous ce déguisement, onze autres comme plombiers. Nous avons eu aussi vingt et un électriciens et treize facteurs. Principal défaut des journalistes : manque d'imagination.

Puis, avec colère :

— Puisqu'on vous a dit que la presse serait reçue en bloc après le lavement. S'il fallait recevoir individuellement tous les reporters, le maître n'aurait plus de temps de...

— Laissez entrer, Vorasch, articula, derrière une porte, une voix lente et lasse, au milieu d'un bruit de papier froissé. Pour le moment je ne fais rien.

Le secrétaire se confondit avec la muraille.

— Par ici, dans le studio.

De même, j'admire l'humour de M. Paul Morand autant que celui de M. G.-A. Masson.

— Dans le même numéro des vers de M. Michel Abadie, des vers inédits dont certains, tels ceux du « Jardin » :

Depuis que l'oiseau bleu du bonheur s'est enfui
etc...

Auraient pu rester inédits sans dommage pour personne.

BELLES LETTRES (avril).

M. *Robert-Sigl* étudie *Anatole France* et plus particulièrement la poésie. Ce n'est d'ailleurs pas une étude prosodique. Simplement, avec des citations intéressantes, M. *Robert-Sigl* établit les rapports de cette poésie avec celle de son temps, — et avec le reste de l'œuvre du maître.

Voici, les *Arbres* :

O vous qui dans la paix et la grâce fleuris,
Animez et les champs et vos forêts natales,
Enfants silencieux des races végétales,
Beaux arbres de rosée et de soleil nourris...
. . . .
Fils des fleurs, vous naissez comme nous du Désir,
Et le Désir, aux jours sacrés des fleurs écloses,
Fait rassembler votre âme éparse dans les choses,
Votre âme qui se cherche et ne se peut saisir.

Egalement éloignés du Parnasse et du symbolisme, ces vers, proches de ceux de Racine, La Fontaine ou Chénier, portent bien la marque de l'épicurien délicat qu'est Anatole France.

LA RENAISSANCE (3 mai).

Sous le titre « *Sécurité abolie* » :

L'heure est passée où l'esprit populaire apparentait le sergent de ville à la mère nourrice des pâturages. Le sergent de ville est devenu indispensable. Sans lui, comment traverserions-nous d'un refuge à l'autre ? Il va, il vient, il joue du bâton, il embouche le sifflet. Il précipite les foules de la chaussée au trottoir et nous lui sommes bien reconnaissants. Crainquebille est devenu la sauvegarde du piéton.

Je prie *M. de Paris*, qui signe les *Echos* de la Renaissance — d'où provient celui-ci — de m'expliquer la dernière phrase. Comment *Crainquebille* pourrait-il être la sauvegarde du piéton ? Grâce à sa voiture ? Car je ne pense pas que M. de Paris ait confondu l'immortel marchand des quatre-saisons avec son bourreau.

VIENT DE PARAITRE

Consacre son numéro d'avril aux chefs de l'Action Fran-

çaise : Daudet, Maurras, Bainville. Dans une étude sur Léon Daudet, Jacques Reynaud propose de mettre sa jeunesse en images d'Epinal. En voici les sujets :

— Gambetta fait sauter le jeune Daudet sur ses genoux : « Nous ferons quelque chose de ce petit bonhomme. » — Une distribution de prix à Louis-le-Grand ; Renan couronne l'élève de philosophie Léon Daudet : « L'avenir de la science compte sur vous, mon jeune ami. » — Aussi, après avoir appris de Burdeau le maniement des explosifs kantiens (antinomies) et ruiné la vieille bastille métaphysique, il reçoit de Charcot la recette qui assimile les mystiques aux grands nerveux, preuve élégante et expérimentale de la non-existence de Dieu. Cependant, Zola « barricadé dans sa fosse d'aisance qu'il prend pour le temple de la philosophie moderne », s'efforce de se concilier les faveurs du « veune » Daudet, par des gâteaux de...

L'ANE D'OR (avril).

Henri Cabrillac, dans des *Notes sur l'originalité*, cite Nicolas Beauduin :

Une étoffe neuve, une coupe vieille mode : ridicule.
Un pardessus retourné, une coupe nouvelle : parfait (importance du coupeur).
Les mots : Raboteuse électrique, Simplon Orient Express dans un sonnet : anachronisme.
L'étoffe (le vocabulaire) est neuve ; la coupe (la forme) est ancienne.
Chénier disait :
Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques.
Quant à moi, j'ai souvent pris le contrepied de sa méthode.

Et M. Nicolas Beauduin propose un lyrisme trilatéral, sur trois plans, et montre pourquoi il s'est borné à trois plans plutôt qu'à six, sept, etc.

MERCURE DE FRANCE (1er mai).

Dans *les souvenirs d'un ami de Rimbaud*, par Jean-Marie Carré. Voici Le Départ :

Rimbaud fit de nombreuses apparitions à Charleville, pendant la première partie de sa vie errante, entre 1873 et 1879. Après chaque grand voyage, il revint toucher barre

au pays natal. Mais le contact avec ses amis était rompu. Ils représentaient pour lui la littérature, le passé. Longtemps avant son départ définitif, son silence, son détachement nous frappaient. « Je m'imagine le rencontrer un jour en plein Sahara, disait Millot, après plusieurs années de séparation. Nous sommes seuls et nous nous dirigeons en sens inverse. Il s'arrête un instant. — Bonjour, comment vas-tu ? — Bien, au revoir. — Et il continue sa route. Pas la moindre effusion. Pas un mot de plus. »

Un jour de l'été 1879, Ernest Millot m'invita à me rendre le soir dans un petit café de la place Ducale qui devint plus tard le lieu habituel de nos rendez-vous avec Verlaine, quand il revenait dans les Ardennes. « Rimbaud, me dit Millot, vient d'acheter un complet, en priant le tailleur d'envoyer la facture à sa mère. C'est qu'il va partir. » (La veille d'un voyage, en effet, il agissait toujours de la même façon, sans mettre qui que ce soit dans la confidence.) Rimbaud arriva vers 8 heures. Il était assez taciturne et, comme Millot me félicitait d'avoir acquis un certain nombre de livres édités chez Lemerre, il sortit brusquement de son mutisme et m'apostropha : « Acheter des bouquins, et surtout de pareils, c'est complètement idiot. Tu portes une boule sur tes épaules qui doit remplacer tous les livres. Ceux-ci, rangés sur des rayons, ne doivent servir qu'à dissimuler les léprosités des vieux murs ! »

Pendant tout le reste de la soirée, il fut d'une gaieté inaccoutumée, débordante, et à 11 heures, il nous quitta — pour toujours. Il ne revint à Charleville que douze ans après, dans un cercueil.

JEAN GARAT.

Échos

Le 14 juillet 1918, à l'ancien conservatoire, Walter Damrosch, officier américain, dirigeait le « prélude à l'après-midi d'un faune », devant une salle comble. Quelques heures après, bruits et réverbères éteints, les Parisiens percevaient la lueur et le grondement de la bataille.

M. Justin Pons a cru faire plaisir au ménage Silvain en lui adressant un poème intitulé *Une cause célèbre : La Tragédie française au Temple de Thémis.* On y peut lire :

« *Ils ont traîné Silvain, sa femme, aux gémonies.*

. . . .

Plaignons la jeune troupe aux corps si peu charnus,
Les femmes n'osant pas exhiber leurs seins nus !
Au moins, vous avez tous deux des appâts splendides ;
Vous ne montrez à nos regards tares ni rides,
Est-ce Fabre, Ricou, le contrôleur en chef,
Qui pourront nous donner de vos secrets la clef ?

. . . »

Excellent M. Pons !

M. John S. Summer, secrétaire de la « Société pour la suppression du vice, à New-York, a réussi à faire interdire une traduction de *Là-Bas*, de Huysmans. Sans commentaire.

Un candidat, parlant dans une réunion en Seine-et-Oise de ce qu'il appelait la prochaine guerre, eut cette image hardie :

« Les bombardements, jusqu'à présent, n'ont rien été. Vous avez reçu quelques petites crottes qui n'étaient que de la petite bière. »

Enfin, un candidat « sportif », dans un secteur de Paris, de s'écrier : « Elevez vos âmes. Regardez devant vous avec un cœur droit, sans tâche et sans œillère ! »

(Le Planton, de *Paris-Midi*).

Entendu devant les guichets de l'Opéra :

« Pourquoi Parsial n'a-t-il pas été donné pendant la

Semaine-Sainte ? On dit que Franz était malade, mais on n'en sait rien. Moi, je sais. Les sphères gouvernementales sont actuellement au mieux avec le Vatican, et on n'a pas voulu parodier le culte catholique à ce moment de l'année. »

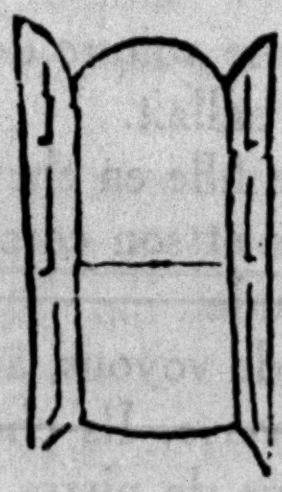
Personne n'a ri. Les Français sont devenus bien sérieux depuis le temps où ils riaient des amours d'Atta Troll. « Les Français, disait Atta Troll, ne respectent rien. Ils rient au moment le plus solennel de l'amour. »

M. Marcel Herrand jouera, à l'automne prochain, le *Faust* de Marlowe dans une nouvelle traduction de Miss Nancy Cunard et de M. Tristan Tzara. Il reprendra, en outre, *Chatterton*, d'Alfred de Vigny, avec une nouvelle mise en scène. Les décors et les costumes de ces deux pièces seront exécutés par deux peintres célèbres de la peinture moderne.

(*Comœdia*)

A partir du 20 mai, l'Opéra de Vienne donne aux Champs-Elysées des représentations de Mozart. Le Théâtre des Champs-Elysées deviendra-t-il, l'année prochaine, notre troisième scène lyrique ? Nous le souhaitons.

L'affaire Wells-Rod, soulevée par Marcel Pagnol dans *Paris-Journal*, continue à occuper la Presse Parisienne. M. Ford Madox Ford, directeur de la *Transatlantic Review*, lui a consacré deux longs articles, auxquels notre ami a répondu. Aujourd'hui H.-G. Wells intervient dans le débat, et affirme qu'il n'a jamais lu « La Vie Privée de Michel Teissier ». L'*Intransigeant* en reproduisant la réponse du romancier anglais, la commente en une seule phrase : « Piètre réponse... » C'est aussi nôtre avis...



L'Allée Pensive

(suite)

La maison noire à contre jour et les cyprès qui la flanquaient, sur la bande lumineuse de l'horizon, ressemblaient à des dents cariées dans une bouche entr'ouverte.

Car, dans le soir mou et pourri, il ne pouvait y avoir en moi que des images impures et un souffle fétide m'arriva au visage.

Perpendiculaire à cette traverse, il y avait un chemin rocailleux, bordé de murailles attachées, qui montait vers la maison.

De la place où j'étais, je devais voir ceux qui entreraient ou qui sortiraient, et Odile parmi ceux-là. Car je l'imaginais derrière ces volets clos, et elle devait rire en renversant sa tête.

Il passa d'abord une voiture de laitier, avec un buste d'homme qui brinqueballait.

Ensuite, ce fut une fille en cheveux, et elle tenait une salade entre son bras et son corsage. Puis, il y eut un long moment de solitude.

Enfin, une bande de voyous, âgés de seize à dix-huit ans, descendit la traverse. Ils chantaient des rengaines et ils brisaient à coups de pierre les becs de gaz qu'ils rencontraient.

Ils croisèrent à ma hauteur trois de ces matelots italiens qui vont de porte en porte, offrant des pièces d'étoffes entassées dans des sacs de toile grise.

Les jeunes gens lancèrent à leur adresse des plaisanteries et des jurons napolitains. Une lueur mauvaise passa dans les yeux des matelots.

L'un d'eux fit mine de poser son sac, afin de répondre par des coups aux sarcasmes des briseurs de réverbères. Mais ses camarades lui touchèrent le bras et ils s'en allèrent en mâchant des mots.

Cette dispute dans la nuit, si près de moi, m'avait distrait un moment de ma surveillance et quand le groupe se disloqua, je vis une silhouette de femme qui grimpait le chemin vers la maison.

Avec les mêmes enjambées Odile avait jadis gravi cette montagne qui sépare maintenant ma vie de mon adolescence. Pareillement elle découvrait ses jambes fines et il y avait dans sa démarche cette hâte mystérieuse vers la joie, cette impatience animale de la chair que trouble un irrésistible désir.

Cette soirée dans mon esprit rejoignit celle où, dans le même moment, elle se donna et se reprit. Tout ce qui s'était passé depuis me parut n'avoir point existé. Je m'élançai derrière elle, avec le même serrement de gorge, et le cœur qui battait.

Mais ces matelots, toujours portant leur sac sur leur épaule, me barrèrent le passage ; et ils me posaient en italien des questions que je ne comprenais point. Je voulus les écarter pour continuer ma poursuite ; mais ils s'obstinaient à me retenir et tous les trois se dressaient dans la nuit entre Odile qui s'éloignait et mon désir qui demeurait.

— Laissez-moi, dis-je, il faut que je rejoigne cette personne.

Et ils me firent non avec leur tête.

— Pourquoi, m'empêchez-vous de passer ? En avez-vous le droit ?

Et le plus grand, ayant posé son sac, sortit de sa poche un petit revolver.

Je ne peux pas dire que je n'aie point vu cet objet dans les mains de l'homme. Mais il n'a pas cessé d'être pour moi un fait immuable et enfermé dans ses propres limites. Pas un seul instant je n'ai imaginé l'autre fait, l'éclair sortant du canon braqué contre moi et moins encore, derrière ces choses, la volonté de ces gens opposée à la mienne. Il n'y avait plus devant mes yeux qu'un décor et l'activité de la pensée qui coordonne les phénomènes, qui lie les causes aux effets était paralysée en moi. Mes sens percevaient encore la part de l'univers qui les environnait. Mais ce qu'ils apportaient dans mon être ne pouvait pas chasser l'image de cette femme au sommet du chemin. Il est des moments où le désir nous tire hors de nous même et où vraiment nous avons plus à offrir au monde qu'à recevoir de lui.

Ce n'était donc ni par héroïsme ni par dédain de la mort que je persistais dans mon dessein d'aller vers la maison sur la hauteur.

Faisant mine de rebrousser chemin, pendant qu'ils se baissaient pour reprendre leurs sacs, je partis en courant derrière celle qui s'en allait. C'est alors que dans la nuit, j'entendis une détonation et le sifflement d'une balle à mes oreilles. Puis une autre et encore un sifflement et les jurons des trois hommes qui me poursuivaient. J'avais atteint le bord de l'esplanade sur laquelle s'élevait la maison et Odile avait maintenant disparu. Mes forces s'épuisaient et je pris alors conscience du danger que je courrais. Mais dans la muraille de droite, une de ces petites portes couronnées de lierres et de ronces qui font

communiquer les vieux jardins avec les traverses s'entr'ouvrit et j'entendis une voix qui m'appelait :

— Carmel ! Carmel ! Viens par ici.

Pouvais-je seulement m'étonner et hésiter une seconde devant cette voie de salut ? Je me précipitai vers la rainure lumineuse qui venait de s'ouvrir dans le mur. Et un nuage d'ancienne poussière m'environna.

La porte derrière moi se referma et c'était Bernardin qui venait de me secourir. Il assujettit la barre de sûreté et nous passâmes une lourde pierre contre le battant.

— Ne restons pas là ! et suis moi, puisque tu veux voir.

Il me fit traverser des plates-bandes et des allées mangées par des herbes sur les côtés et qui ressemblaient à des crânes d'hommes à demi chauves. Nous arrivâmes devant un petit pavillon comportant un rez-de-chaussée et un étage ; Bernardin poussa la porte et nous montâmes à tâtons, un escalier qui aboutissait dans une chambre vide. Les persiennes étaient closes; mais la lumière d'un bec de gaz planté dans la rue, devant la fenêtre, passait à travers les lattes et elle projetait des hachures horizontales sur le mur en face, au-dessus de l'escalier.Le châssis vitré à l'intérieur était ouvert, en sorte que nous pouvions voir, de cette position dominante, à travers les persiennes, sans être vu, ce qui se passait dans la rue. Et de même les voix nous parvenaient distinctes.

— Ce pavillon, dit Bernardin, a toujours été abandonné et nul ne peut se douter que nous sommes là !

Mais je lui fis vivement signe de se taire. Car j'avais aperçu en face la maison que j'avais surveillée et dont les matelots venaient de m'interdire l'accès ; et tous les trois se dirigeaient vers elle, et ils franchirent le petit mur qui délimitait une terrasse devant sa façade.

Ils frappèrent deux petits coups et une voix ayant

crié : « Qui est là ? », l'un d'eux répondit, en excellent français : « C'est nous ; nous venons pour la bonne cause ! »

La porte alors s'ouvrit et un homme, vêtu d'une longue robe s'avança sur la terrasse. Les matelots lui serrèrent la main et tous les quatre, s'étant assurés que la nuit était déserte, s'approchèrent du réverbère. Je faillis laisser échapper un cri de surprise. Car je crus reconnaître dans le long vêtu Claude Dessein, le dormeur de la mahonne, mon cousin.

Et sa voix s'étant élevée, il n'y eut plus de doute dans mon esprit.

Je regardai Bernardin et je vis un sourire dans sa barbe indigente.

— C'est bien lui, souffla-t-il. Mais chut ! ne bougeons pas !

En bas les hommes parlaient. A la lueur du réverbère, je distinguai mieux la silhouette de Claude. Il avait toujours cette énorme chevelure irradiée, comme les poils d'un chat angora électrisé par un orage. Et il était enveloppé dans un kimono de soie jaune, avec des fleurs et des ramages d'or.

— Qui vous a envoyés et que voulez-vous ? dit Claude.

— On nous a dit que vous aimiez les étoffes et les bibelots d'Extrême-Orient, répondit l'homme au revolver, et nous vous en apportons un choix.

— C'est bien ! Montrez-moi ça.

Ils sortirent de leurs sacs des coupons de soie qu'ils déplièrent.

— C'est de la soie artificielle qui a été tissée par des apprentis, dit Claude. Si je vous l'achète, c'est pour y mettre le feu.

Et comme ils lui montraient d'autres étoffes :

— Vous des matelots retour de Chine ? s'exclama-t-il ; si je vous embarquais pour la traversée du port vous auriez le mal de mer !

Comme ces sarcasmes étaient bien dans sa manière!

— Peut-être ceci vous intéressera-t-il davantage, Monsieur, dit l'un des matelots.

Et il sortit une boîte noire, longue et plate, comme un de ces écrins dans lesquels on présente un service à découper.

Claude ouvrit et referma la boîte vivement, et il jeta un furtif regard à droite et à gauche.

— Cela peut m'intéresser en effet, dit-il.

— Nous avons aussi des confitures rares.

— Et des boules de poix.

— Remballez donc vos étoffes et venez par ici, dans ce cas.

Les quatre hommes revinrent vers la maison et la porte se referma sur eux.

— Que faire ? demandai-je à Bernardin.

— Attendre que les matelots s'en aillent et frapper à notre tour en disant que nous venons pour la bonne cause.

— Que pensez-vous de ce que nous venons de voir ?

— Tu n'as donc pas compris que cette maison est un tripot et que ces pseudo matelots sont venus vendre à ton cousin des pipes, de l'opium et du haschich, voire même de la cocaïne !

— Que me dites-vous Bernardin ! Est-il possible que Claude...

— Tu ne connais de lui que l'image que tu t'en étais

créée. Tu l'as classé dans une catégorie et tu as cru de ce fait qu'il n'y avait plus de mystère entre lui et toi. Tu le considérais comme un génie puissant, comme un de ces créateurs qui pensent leur vie et l'extériorisent et lui, pendant ce temps, vendait des rêves à des femmes. Que tu es naïf encore ! Et que tu aurais besoin qu'un bon coup de soleil chassât ces brumes romantiques qui obscurcissent encore ton âme ! Tu as cru qu'il voulait créer le tragique de sa vie et tu l'as suivi, à travers les ruelles du port jusqu'à cette mahonne où tu pensais qu'ayant fui le logis de ses parents, il venait goûter le sommeil schématique du sage ; tandis qu'à ton insu il venait s'accointer avec ces trafiquants d'illicites semences qui, enfouies dans le corps humain, feront s'épanouir des fleurs morbides et fugaces. Nous sommes, les uns pour les autres, de lointaines divinités dont les desseins sont insondables. Des nuages s'interposent entre nous et il appartiendra seulement dans le cours des siècles, à quelques rares Moïses prédestinés, d'apercevoir dans le buisson ardent le visage du Dieu ! Tu ne penses pas que j'aie raison ?

— Et Odile ? demandai-je alors.

— Tu vois bien! je croyais discerner derrière ton front les mouvements que ma parole me semblait déterminer dans ta pensée. Et voici que tu te révèles par cette interrogation qui dénote combien tu étais, quoique proche, éloigné de moi ! Odile ? Elle doit être en ce moment couchée sur des coussins, à cent lieues d'Antoine Carmel et de son enfant ! Claude a dû dispenser par un jeu de lanternes chinoises, d'étranges lumières sur sa rêverie ! Et, de temps en temps, avec de petits soupirs, elle se retourne et s'étire sur la soie, comme une nue indolente et molle et que le vent tourmente dans le ciel.

— Pourquoi savez-vous tant de choses. Bernardin, alors que je vous appréciais à la mesure de votre tâche quotidienne et de vos petites manies ?

— Je me suis abrité derrière mon visage et j'ai fait un écran de mes gestes. Je me suis ainsi gardé des contacts dangereux, et j'ai pu à mon aise, observer, ceux qui, comme toi, n'ont pas encore su placer leur âme, assez haut et assez loin. Mais tout celà importe peu et ce n'est pas le moment de philosopher. Surveille bien plutôt la sortie de nos marchands d'étoffe.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? Je n'ai plus de courage ni de curiosité.

— Nous allons retrouver Odile et démasquer Claude Dessein.

— A quoi bon! je vous le demande, ce que je sais me suffit bien.

— Ne parle pas si haut : tu nous empêches d'entendre la musique.

Je me souvins des étranges mises en scène imaginées par Claude, quand le jeudi, j'allais le voir dans la maison de ses parents. Et il tirait devant les vitres des tentures; ou bien, posant des flambeaux sur le sol, il peuplait sa chambre d'ombres et de fantômes émues par des souffles capricieux. Un soir il avait obligé sa sœur à faire la morte sur son lit ; et il avait allumé des cierges et répandu des fleurs pour évoquer la Légeia, d'Edgar Poë, dont il me lisait le conte avec une voix lointaine et mystérieuse. Je me sentis gagné par la colère! Certes, il était bien capable d'accompagner ces orgies qu'il dispensait pour de l'argent, par des musiques exotiques, jouées sur des instruments au nom barbare, importés du Japon, de l'Inde ou de la Chine ! De lui j'admettais tout avec candeur ! Il pouvait saccager le pauvre jardin naïf que j'avais dessiné pour mon âme : je croyais à sa sincérité, je pensais m'affiner à son contact; j'arrachais sur ses conseils les fleurs banales et vulgaires ! Mais du moins, je n'imaginais derrière ses inventions ni calcul ni déloyauté.

Et maintenant il accueillait dans cette maison clandestine Odile mon épouse d'un soir ! Et c'était lui, peut-être, qui avait provoqué sa fuite. Il y avait tant de force dans son mépris ! Et les âmes faibles se laissent prendre à tous les paradoxes, car le dédain, souvent, tient lieu de supériorité.

— Vous avez raison, dis-je à Bernardin, il faut attendre et tout savoir.

— Nous n'attendrons pas bien longtemps : les voilà qui s'en vont !

Les matelots venaient de sortir, en effet, et un moment, par la porte entr'ouverte, le son des musiques barbares se répandit plus puissant et plus net dans la rue.

— Viens, dit Bernardin ; quand nous serons en bas, ils auront tourné le coin de la traverse.

Nous refîmes le chemin qui nous avait conduit à notre observatoire. Nous arrivâmes ainsi devant la porte de la maison de Claude et nous frappâmes nous aussi, deux petits coups. La même voix demanda : « Qui est là ! » et Bernardin répondit : « C'est nous qui venons pour la bonne cause ! » On entendit le bruit des verrous qu'on tire et d'une clef qui tourne dans une serrure mal huilée. Sitôt qu'elle fut entrebâillée, je poussais violemment la porte et nous fîmes irruption dans le vestibule.

Le domestique Chinois qui venait de nous ouvrir s'en fut, courant et criant prévenir son maître. Et Claude, toujours vêtu de soie jaune, plus que jamais ébouriffé, vint au devant de nous.

— C'est toi, dit-il en me reconnaissant ; que viens-tu faire ici ?

— Voici, répondit Bernardin, votre cousin qui a connu le lieu de votre retraite et qui vient avec moi visiter votre maison.

Claude fit un signe à son portier asiatique et la porte fut close derrière nous.

— Je n'ai rien à vous montrer et j'accueille ici d'autres personnes que les fantoches que vous êtes !

Je me souvins des anciennes contenances que je prenais devant lui : je retrouvai, en sa présence, cet autre moi que je fus. Ainsi, brusquement introduit en face de son Seigneur, plus d'un rôturier révolutionnaire a dû se sentir garotté par le serf qu'il était hier encore et, venu pour menacer et exiger son droit, il s'est soumis à la dureté d'un regard hautain et à la raideur d'une attitude. Ma colère, peut être, demeurait au fond de moi, mais il y avait entre elle et le masque de Claude un voile que j'avais autrefois tissé et que je n'osais pas encore fendre d'un seul coup par son milieu.

— Claude, lui dis-je, nous n'avons certes pas l'âme préparée aux sensations délicates que tu provoques. Mais je crois qu'Odile est ici et c'est elle que je voudrais voir.

— Je n'ai pas te dévoiler le nom des personnes qui viennent dans cette maison : tu ferais mieux de ne pas insister et de t'en aller avec ton pêcheur de curés !

Bernardin posa un doigt sur sa bouche.

— Car te voilà à ton tour, comme un vulgaire goujon au bout de sa ligne. Il te tient par le bec et il va te décrocher pour te changer d'eau. Il t'a pris dans la mare aux petits bourgeois et il va te jeter dans le seau du séminaire ! Ah ! Ah ! vous me faites rire, tous les deux. Qu'est-ce que vous attendez pour fiche le camp ? Vous allez vous roussir aux flammes de cet enfer !

Rassurés sans doute en entendant la voix de leur maître, les musiciens se mirent à jouer de nouveau.

— Allons, poursuivit Claude, vous n'êtes pas à votre place, faites mois le plaisir de décamper.

— Pardon, mon petit Monsieur, dit Bernardin, vous pouvez terroriser ce pauvre Antoine Carmel, mais vous ne m'en imposez pas beaucoup à moi ! J'ai l'habitude des vrais fous et les comédiens de votre espèce ne me font pas pivoter aussi vite que vous l'entendez !

Claude blémit et il toisa cet adversaire inattendu, hésitant entre la surprise et la colère.

— Soyez sans crainte, poursuivit le comptable. Nous ne sommes pas venus pour vous prendre par les oreilles et vous ramener à vos parents. Nous ne sommes pas non plus des mouchards et quand nous serons sortis d'ici le secret de cette maison ne sera pas dévoilé à la police. Mais votre cousin porte une plaie que je veux guérir et le remède est entre ces murs. Il aime encore sa femme, votre cliente, et il y a aussi un enfant dont il se préoccupe et dont il veut savoir le sort. Vous allez, par conséquent, nous mener sans retard dans le cabinet où se cache Odile et votre rôle sera terminé là.

— Pourquoi faire, Monsieur ? dit Claude. L'imbécile que voilà n'est pas digne de cette femme. Et quant à son enfant elle l'a acheté par ses souffrances et votre Antoine a été payé par une nuit d'amour sur la montagne! Et il n'a sur lui et sur elle que les droits que lui confère le Code, c'est-à-dire peu de chose à mon sens!

Et des voix s'élevaient maintenant dans la maison, étranges et lointaines comme on les entend quand on sommeille. Et elles semblaient venir de derrière une tenture de velours bleu, n face de la porte.

Je m'élançai vers la tenture que j'écartai et une grande salle m'apparut, ceinturée à mi-hauteur par un balcon, d'où pendaient des lanternes tendues de mauve avec des dragons noirs sur chaque face. Et elles répandaient sur cette pièce une douce lumière. Des soies légères frémissaient, comme les banderoles qu'allume le

soleil entre les coques des vaisseaux, dans l'eau d'un port. Et les unes dévêtues, d'autres enfouies dans des étoffes dont les couleurs étaient atténuées par la poussière d'améthyste qui tombait des lanternes, des femmes reposaient sur des coussins. Je les dévisageai les unes après les autres; leurs yeux étaient grands ouverts et elles ne paraissaient point me voir. Une mince ligne brillante s'étirait sur leurs lèvres humides. Et elles n'étaient plus rattachées à leur véritable monde que par une chaîne d'or oubliée à leur cou ou par un bracelet qu'elles avaient laissé à leur poignet.

Certes, si j'avais vu Odile parmi ces malheureuses, je ne sais pas si, vaincu par l'atmosphère voluptueuse de cette salle, je n'aurais pas oublié ma rancune, et les affronts reçus; j'aurais été en sa présence, comme au sortir du lycée, dans ces heures où elle jouait de mon désir avec tant d'habile indifférence. Mais je venais de reconnaître un petit rire sarcastique derrière une autre tenture et vraiment je lui avais fait trop d'honneur de la croire affamée de rêves au point d'abandonner comme ces femmes le sens de la vie et de son intérêt. Odile ne venait pas dans la maison de Claude pour fumer de l'opium ou manger du haschich, mais tous deux étaient associés et l'un organisait ces fêtes tandis que l'autre tenait les livres !

Je bondis à travers la pièce, vers l'endroit d'où le rire venait de fuser. Mais j'arrivai pour voir se fermer une petite porte et je demeurai seul dans un réduit où des registres s'étalaient sur une table. C'était bien son écriture, en effet, et c'était elle qui faisait rigoureusement le bilan de l'entreprise ! Et il y avait sur la petite table le stylographe que je lui avais toujours connu et qu'elle venait d'oublier.

Pourquoi me serais-je obstiné à la poursuivre ? Claude avait bien raison : ni lui, ni elle n'étaient à ma me-

sure. Mais tous deux venaient de me rendre un immense service. Ils m'avaient rendu confiance en moi-même et je vis qu'ayant toujours été sincère je n'avais pas à rougir de mon passé !

Il était infiniment plus simple de s'en aller et pour toujours de cette maison.

Je n'avais plus rien à regretter. Odile venait de se rayer elle-même de ma vie.

Je retrouvai, au seuil de la fumerie, mon fidèle Bernardin. Et il me reconduisit, par les traverses obscures de la banlieue, jusqu'à la demeure de mes parents.

Il me quitta sur le seuil de notre porte et je le vis s'éloigner sous les étoiles, avec sa tête penchée vers son épaule et son long imperméable noir qui bruissait en marchant.

Fin de la première partie.

Marcel NALPAS.

Cavaillon, Imp. MISTRAL (C. Sarnette, succ.)